

petite lettre du père. On m'invite à dîner pour mercredi prochain, mercredi 11. Le colonel m'avait dit : *Dans une quinzaine*. Faut-il répondre tout de suite ? Non, demain seulement."

— "*Dimanche 8 juin*. Ce matin, de bonne heure, je descends. Le facteur venait de passer. Il y avait un paquet de lettres sur le plateau, dans l'antichambre. Y en a-t-il pour moi ? Non, mais en voici une pour grand-maman. Une lettre administrative avec un gros cachet rouge ; sur ce cachet, je lis : *République française. Ministère de la guerre. Direction du personnel*. Penser que ma destinée est là, dans cette lettre ! car, j'en suis sûre, elle a demandé des renseignements, grand-maman, elle a demandé des renseignements. Un domestique vient à passer. Je me sauve comme une voleuse. Dix heures. Grand-maman doit être réveillée. Elle a dû lire sa lettre. Je monte chez elle : — Ah ! te voilà, petiotte ! . . .

"Elle paraît toute guillerette, grand-maman ; elle m'embrasse très tendrement, plus tendrement qu'à l'ordinaire. Oh ! elle est contente, grand-maman. Cela se voit rien qu'à sa façon de m'embrasser ce matin. La lettre de ce général lui a fait plaisir . . .

"C'est aujourd'hui dimanche ; papa n'est pas allé à Paris. Après déjeuner, grand-maman lui dit : — J'ai à vous parler. — Tiens, moi aussi . . .

"Il vont tous les deux dans le fumoir. Pourquoi grand-maman va-t-elle dans le fumoir ? Je gagerais qu'elle fait lire à papa la lettre de ce général . . .

"Elle est patriote, grand-maman. Bien souvent je lui ai entendu dire qu'il n'y a pas de plus noble carrière que l'armée . . . et que les mères sont coupables qui par égoïsme, empêchent leurs filles d'épouser des soldats. Grand-maman a horreur de ces messieurs dont tout le mérite consiste en ceci : tuer beaucoup de pigeons au printemps et beaucoup de faisans en automne ; tandis que maman, elle, a une secrète tendresse pour les jeunes gens qui ne font œuvre de leurs dix doigts, en dehors du susdit massacre de pigeons et de faisans. Continuellement, à ce sujet, maman et grand-maman se disputent.

"Enfin, la journée se passe. Au milieu du dîner, papa dit avec une sorte de négligence : — Il a été véritablement très aimable, ce jeune officier ; je l'ai invité à dîner pour mercredi prochain. — Pour mercredi ! s'écrie maman. A quoi bon tant de hâte ? . . . Si tu te mets à attirer ici tous ces militaires ! Celui-là est charmant, je l'accorde, mais il en amènera d'autres . . . Notre maison va devenir une caserne, un camp ! . . .

— "*Lundi 9 juin*. Je deviens stupide. J'ai mis une heure, ce matin, à écrire les huit petites lignes de ma lettre pour accepter cette invitation. J'ai recommencé dix fois, vingt fois, et, à peine ma lettre partie, je me suis souvenu que j'avais mis deux fois le mot *plaisir* dans ces huit misérables lignes."

— "*Lundi 9 juin*. Il a accepté ! Nous déjeunions ce matin ; les fenêtres de la salle à manger ouvrent sur la cour . . . Tout d'un coup maman s'écrie : — Bon ! encore un soldat qui rôde là, dans la cour ! . . .

"Je regarde et cette phrase m'échappe : — Ah ! c'est Picot !

"Alors il fallait voir maman, il fallait l'entendre ! — C'est le comble ! voilà que Jeanne maintenant sait les noms de tous ces soldats ! — D'un seul, maman, d'un seul . . . C'est celui qui, l'autre jour, a amené Jupiter . . .

"Grand-maman a eu un accès de fou rire . . . Comme

elle est gaie, grand-maman ! . . . Ce matin, dans l'escalier, elle chantait ! Devaient-ils être bons, les renseignements donnés par ce général ! . . .

"Après le déjeuner, je me suis emparée de sa lettre . . . Comme elle est élégante dans sa simplicité ! La voici textuellement : *Monsieur, j'ai reçu l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour le mercredi 11 juin. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et la plus grande reconnaissance. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que mademoiselle votre fille était contente du cheval . . . Daignez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.*"

"C'est exprès, j'en suis bien certaine, qu'il a répété deux fois le mot *plaisir* . . . Il savait que je verrais sa lettre . . . Il tenait à bien appuyer sur cette idée-là."

— "*Mardi 10 juin*. Je dîne demain chez elle."

— "*Mardi 10 juin*. Il dîne ici demain." Et nous arrivons au grand jour du dîner. A toi le récit du dîner.

— Veux-tu m'en croire ? ma Jeannette . . . Restons-en là pour aujourd'hui . . . Et d'abord, regarde donc un peu quelle heure il est.

— Oh ! deux heures du matin !

— Oui, deux heures du matin ! C'est déjà une bonne raison pour nous en tenir là . . . Ce n'est pas la seule . . . Je crois qu'à partir de maintenant nos écritures vont devenir terriblement monotones. Ce sera de l'amour, et encore de l'amour, et toujours de l'amour ! Il n'y aura plus que cela dans nos petites notes . . . dans les miennes, au moins.

— Dans les miennes aussi.

— Et de l'amour comme tout le monde, de l'amour avec la liberté de nous voir, de l'amour avec la liberté de nous parler . . . Dès que j'ai pu te regarder de tout près, le beau mérite, de t'avoir vue telle que tu étais, telle que tu es, c'est-à-dire la plus jolie et la meilleure de toutes les femmes ! Le beau mérite de t'avoir aimée ! Non, vois-tu, ce qui a été rare et délicieux dans notre roman, c'est son début. Nous nous sommes aimés en quelque sorte d'instinct, à distance, à première vue, sans avoir besoin de nous parler et de nous connaître. Tout de suite, quant à moi, à travers tes yeux, j'ai lu dans ton âme. Depuis le 11 juin, le jour du dîner, jusqu'au 17 août, le jour du mariage, nous avons échangé bien des paroles et bien des paroles ; nous nous sommes dit de bien douces et de bien gentilles choses ; mais jamais, ma Jeannette, jamais il n'y eut entre nous de conversation plus tendre, plus passionnée, que cet absurde dialogue, dans la cour, près de l'écurie, devant Jupiter et Picot. J'ai été pris ce jour-là d'une telle émotion que j'ai senti que c'en était fait à jamais de ma destinée. Je suis sorti de cette petite cour de la rue des Arcades avec la certitude que tu serais à moi et que ma vie entière se passerait à tâcher de te rendre heureuse . . . Il y a bientôt deux ans de cela . . . Jusqu'à présent, mon amour, ai-je réussi ?

— Oh ! oui, mon ami. Oh ! oui ! . . .

Elle n'était plus sur le petit pouf . . . Elle était sur ses genoux. Et, laissant de côté les petits cahiers, ils ne lurent pas plus avant ce soir-là.

FIN.